



Duke Ellington

par Laurent Verdeaux

Les musiciens de jazz laissent rarement derrière eux de quoi se faire une idée de ce qu'ils ont vécu : souvent, l'ouvrage, écrit par un mercenaire, se contente de suivre le long fleuve pas toujours tranquille d'une carrière bien remplie et place le lecteur devant une sorte d'annuaire inventaire ; parfois il tourne (en rond) au règlement de comptes ; quelquefois même il s'agit d'une sorte de biopic littéraire romancé marqué des fantasmes socio-culturels de son auteur. On trouve toutefois des perles dans cette production, et certaines ont même eu les honneurs d'une traduction française : *Ma Nouvelle-Orléans*, de Louis Armstrong, de Milton Mezzrow, et quelques autres. Les souvenirs passionnants de Baby Dodds, de Dicky Wells ou de Willie « The Lion » Smith sont restés à ce jour exclusivement anglophones, mais un coup de tonnerre vient de retentir : quarante-deux ans après la publication aux U.S.A. des mémoires de Duke Ellington, un éditeur éclairé s'est décidé à les publier en français ! Il faut saluer cette initiative, tout en soulignant que l'association La Maison du Duke y a joué un rôle de premier plan... et il faut espérer qu'elle n'en restera pas là (voir ci-dessus). En attendant, voici venir un paré ellingtonien longtemps attendu par ceux qui

peinent à lire l'anglais, c'est toujours ça et personne ne s'en plaindra. Ne vous imaginez pas que le grand homme se soit un jour mis en tête de s'asseoir devant sa table de travail et de braver le vertige de la page blanche : Duke Ellington ne faisait rien comme tout le monde, écrivant en vrac ce qui lui passait par la tête, par petits bouts et sur n'importe quel support. Un de ses grands amis et admirateurs, le musicologue Stanley Dance⁽¹⁾, collectait consciencieusement ces innombrables rhapsodies et c'est lui qui, avec une rigueur toute britannique, a mis les choses en ordre, transformant cet ensemble disparate en un ouvrage cohérent. Cohérent, mais organisé « Dukish » : tel une de ces suites musicales dont Ellington s'était fait une sorte de spécialité, il se décompose en actes (il y en a huit), dont plusieurs se terminent sur une galerie de portraits, avec introduction - sorte d'approche panoramique appelée *La Route* - et coda. L'éditeur a annexé d'importants appendices (liste des compositions ellingtoniennes - plus de mille) et, bonheur, le précieux index des noms cités qui manque à tant de biographies. Ce livre réservera à ceux qui ont eu l'occasion de fréquenter en son temps la « gens ellingtonia » de grands moments d'émotion : à lire le Duke, on a parfois

presque l'impression de l'entendre parler... et les portraits qu'il brosse en passant avec son accent inimitable, une centaine, sont la clé de bien des questions qu'on a pu se poser. Et puis il s'agit aussi de la mise en perspective de toute une vie, des expériences qui l'ont orientée, des critères qui en ont guidé le parcours. Il y a là un esprit jamais en repos et toute une collection de réflexions approfondies sur les sujets les plus divers, musicaux ou non. Vous serez peut-être étonné d'apprendre pourquoi l'égoïste peut être un vertu et la musique un arbre (non généalogique), quelles sont les affinités du jazz avec Shakespeare (mais « au bout du compte, que ce soit Shakespeare ou du jazz, la seule chose qui importe, c'est l'émotion que ressent l'auditeur »), ou que la retraite n'est qu'une catégorie sans intérêt. Mais vous le serez sans doute moins en lisant (p. 462) que « le blues est au fondement de tout le jazz » ! Le poème *Qu'est-ce que la musique* (pp. 233-234) est un petit chef d'œuvre et son complément (*Acro*, pp. 325 à 327) met parfaitement les choses au point. Quant à l'interview imaginaire servant d'épilogue, il peut donner à réfléchir au lecteur, d'autant que rien n'y est laissé au hasard - comme dans la musique ellingtonienne.

On connaît le talent du Duke pour la frêle sonore, et on le retrouvera tel quel dans ses écrits, prenant volontiers du recul pour appréhender un ensemble, recal qui est souvent marqué par une certaine mondanité : le grand homme était aussi un mondain, c'était un peu son refuge, et il avait une manière bien à lui de se reposer et de se rendre à peu près inaccessible : il existait autour de ce royal personnage, satellite de plusieurs cercles relationnels, une étiquette très au point - et on la perçoit en filigrane dans ces mémoires. Compositeur majeur du vingtième siècle - et sans doute le plus important, car il a su comme personne concilier une science immense et une expression musicale populaire - Duke Ellington était un trouvère. Ainsi vont les véritables créateurs originiaux : qu'il s'agisse d'improvisation ou d'orchestration écrite, il ne se pose pas plus de questions qu'il n'en faut : le génie n'est pas qu'une longue patience éventuellement subventionnée. ■

(1) Sous le titre Duke Ellington par lui-même et ses musiciens (Ed. Filipacchi), Stanley Dance a publié en 1976 un parfait et passionnant complément au présent livre.

Bernd Lhotzky

Connu et apprécié par les amateurs de musique classique et de jazz, depuis, Bernd Lhotzky possède toutes les qualités qui font le grand pianiste et le grand jazzman : technique exceptionnelle (touches, souplesse, articulation et rapidité), culture jazzistique hyperbolique, capacité à swinguer se mariant à un parfait sens de la nuance. Cet artiste franco-allemand se produit le plus souvent loin de notre pays : le jazz (le jazz-jazz !) est infiniment mieux traité, soutenu et médiatisé ailleurs.

Si donc vous avez l'occasion d'assister à un récital de Bernd Lhotzky, ne la manquez pas ! Le présent album vous permettra de prendre patience, en seize plages allant de l'art d'accommoder Chopin (*Butterfly Study, Valse en Do mineur*) à celui de pénétrer dans le monde ellingtonien (*Black Butterfly*), en passant par des morceaux composés à l'origine par Fats Waller, James P. Johnson ou le fameux Willie Smith, dit « le Lion » : les rois du piano « stride », un des aspects très particuliers de l'art pianistique et dans lequel Bernd Lhotzky excelle. L'exigence technique y est au plus haut niveau et le perfectionnisme de rigueur, en particulier en ce qui concerne la main gauche, dont le jeu « enjambées » (stride) fait alterner basses et accords, combinant en toute souplesse la ligne d'un tuba et le soutien harmonique d'une guitare. Jadis, on appelait à Harlem - où ce style est né - ces pianistes-là tickers... Soit après soit, ils étaient en état de compétition permanente et la légende de leurs exploits court toujours !

De nos jours, les pianistes « stride » finissent une sorte de club très fermé, à l'effectif réduit mais où l'on échange beaucoup. Un club dont Bernd Lhotzky pourrait être le président. Naturellement, du stride, dans ce CD, il y en a énormément, et du meilleur. Mais aussi quelques autres perles, comme cette jolie valse de George Shearing (*Children's Waltz*) ou une superbe interprétation toute en nuances du *Black And Blue* de Fats Waller, rendu fameux en son temps par Louis Armstrong.

Bernd Lhotzky ne faisant pas les choses à moitié, il a lui-même organisé toute la séance : choix du piano, de l'accordeur, du répertoire et du lieu ! Il ne vous reste plus qu'à découvrir l'artiste. ■



Black Butterfly
Autoproduct
bernd@lhotzky.com

© Laurent Verdeaux